ABBAS BEYDOUN

Les Miroirs de Frankenstein

récit traduit de l'arabe (Liban)
par Nathalie Bontemps

Sindbad
ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Sindbad

est dirigé par Farouk Mardam-Bey

LA BIBLIOTHÈQUE ARABE

Ce n'est pas une autobiographie comme une autre que nous offre le poète libanais Abbas Beydoun dans ce livre, bien qu'il respecte scrupuleusement le fameux pacte qui consiste à se raconter dans un esprit de vérité. Ce sont plutôt onze miroirs où il se contemple, et qui se succèdent sans souci chronologique pour refléter chaque fois un moment de sa vie et ajouter une touche à son portrait. S'il commence ainsi par nous dire comment il a constaté, à l'âge de treize ans, que sa voix enregistrée dans un magnétophone ne ressemblait nullement à celle qu'il croyait avoir, il poursuit par sa découverte, à vingt-sept ans, de la fête de la Saint-Sylvestre, quand il s'est retrouvé par hasard dans une société beyrouthine occidentalisée dont il ne soupçonnait pas l'existence. Son aventure avec une parente délurée bien que voilée ou sa proverbiale maladresse nous valent des pages truculentes tranchant avec celles, poignantes, qu'il consacre à son insomnie chronique ou à son hospitalisation en France à la suite d'une dépression nerveuse…

Extrait de la publication

ABBAS BEYDOUN

Né à Ch'hour, près de Tyr, en 1945, Abbas Beydoun est actuellement responsable des pages culturelles du quotidien de Beyrouth, As-Safir. *Considéré comme l'un des plus grands poètes arabes contemporains, il a aussi publié des récits, des romans et des centaines d'articles sur l'actualité littéraire et politique.*

DU MÊME AUTEUR

LE POÈME DE TYR, Sindbad/Actes Sud, 2002.
TOMBES DE VERRE, Sindbad/Actes Sud, 2007.
PORTES DE BEYROUTH ET AUTRES POÈMES, Sindbad/Actes Sud, 2009.

Titre original :
Marâyâ Frankenstein
Éditeur original :
Al-Saqi Books, Beyrouth
© Abbas Beydoun, 2010

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02030-9

Extrait de la publication

ABBAS BEYDOUN

Les miroirs de Frankenstein

récit traduit de l'arabe (Liban)
par Nathalie Bontemps

Sindbad
ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LES CHIENS

Aux abords du quartier, j'ai trouvé un chien accroupi en bas du mur. Je me suis demandé ce qu'il faisait là. L'étonnement fut ma première réaction, et c'est seulement alors que je me rendis compte que tout au long de ma vie dans ce quartier, je n'y avais jamais vu un animal. Je ne sais pas pourquoi, mais dans mon enfance je n'ai jamais pensé à en acquérir un, pas plus qu'aucun de mes amis. Notre vie était à peu près vide d'animaux. Ou plutôt, c'était le cas de toute la ville. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai entendu dire qu'ils ont coupé le petit bois aux abords de la ville pour que les animaux ne s'y installent pas, ni les prostituées. J'ai entendu dire qu'ils ont pris des haches et des scies, qu'ils y sont allés, et qu'ils l'ont éradiqué en trois jours. Était-ce le besoin de bois ? Ou bien ces déplacés, descendus de leurs villages après que leurs terres étaient devenues stériles, voulaient-ils faire disparaître de leur vue tout ce qui leur rappelait leur vie agricole ? Ils avaient vécu là-bas avec les chats, les chiens et les poules qui déambulaient dans les ruelles, et ils voulaient à présent voir devant eux une ville sans arbres et sans bêtes. Ces villes sont nées d'un reniement minutieux de la campagne, et leurs nouveaux habitants les ont voulues désertes, nues, sans rien d'autre que le sable, la pierre, et la mer salée. Elles étaient entourées de villages, et pendant la journée, se remplissaient de paysans, reçus avec

Extrait de la publication

une rancune latente. Rancune et sarcasme qui confinaient parfois à la violence. La vue d'un keffieh suscitait du dédain. Quant aux moustaches touffues et retroussées, elles s'attiraient immédiatement des sons semblables à des pets, qui se déplaçaient de boutique en boutique. Le souk était en effet le lieu idéal pour ce genre de carnage, et il avait tôt fait de se transformer en véritable piège pour les porteurs de keffieh ambulants. Du bout des doigts et avec une habile légèreté, les bouchers jetaient des déchets de viande sur les couvre-chefs blancs, et ils lançaient dans la rue des cannes à pêche composées de pièces de monnaie en papier attachées à un fil presque invisible. Si le campagnard se penchait pour les ramasser, ils tiraient dessus et le laissaient courir derrière les pièces. Quelquefois, trois ou quatre d'entre eux cernaient le paysan, qui ne se contentait pas de grincer des dents et d'envoyer des insultes, mais recourait à ses poings. Tout comme isoler un campagnard dans une ruelle se transformait en une véritable séance de torture.

Malgré cela, le lieu était aussi un piège pour les nouveaux habitants de la ville, qui n'avaient pas réussi à dissimuler leur peur de la mer, et avaient bâti leurs maisons contre elle. Les hauts murs de ces dernières lui tournaient le dos, afin que son grondement ne les prive pas de sommeil, que ses vagues impétueuses ne les terrifient pas. C'était un lieu menaçant, c'est pourquoi ils collèrent leurs maisons les unes aux autres et les entassèrent en face du rivage, pour se protéger du souffle du sable, des vagues et du vent. Elles furent construites avec dureté, non avec amour, on peut dire avec haine : contre le souvenir maudit des champs désertés, et contre la mer qui les menaçait d'un nouveau déracinement.

Je fus surpris de la présence du chien aux abords du quartier. Mais il n'était pas le seul. Quand je sortis, j'en trouvai un autre avec lui. Ce n'était pas tout : je vis aussi des chats

Extrait de la publication

courir entre les maisons. Puis je commençai à remarquer des meutes de chiens qui déambulaient dans les quartiers et devenaient plus nombreux dans le souk, où on les voyait occupés à flairer les os qui traînaient ou les restes de légumes. Ils n'aboyaient pas, n'exprimaient aucune menace, et s'ils regardaient les passants, c'était avec des yeux suppliants et abattus. Ils étaient maladifs, efflanqués, et crevaient rapidement, mais de nouveaux contingents arrivaient, comme fuyant une épidémie. Les charognes disparaissaient, et réapparaissaient sur le rivage. Je pensai que les chiens devaient avoir un certain motif pour aller se noyer dans la mer. Il était clair qu'ils quittaient leurs villages pour s'élancer vers la ville la plus proche. Certains d'entre eux perdaient leurs forces en chemin, d'autres arrivaient exténués et mouraient. Je ne sais pas ce qui les poussait à venir mourir ici. Je pensai à quelque chose comme le suicide des baleines, mais les chiens ne se suicident pas. Puis je compris qu'on rassemblait ces animaux religieusement impurs autour d'une viande empoisonnée, puis qu'on les chassait, au cours d'une quasi-célébration à laquelle ne manquaient ni les coups de tambour, ni les coups de casserole. Et tous ces chiens, venus de nombreux villages, se rencontraient sur l'autoroute qui menait à Tyr.

Peut-être les jetaient-ils délibérément vers la ville. Peut-être voulaient-ils la transformer en cimetière pour chiens. Le front de Khaybar[1] n'était pas étranger à tout cela. Ses prêcheurs avertirent les paysans que leur vie resterait contaminée tant qu'ils cohabiteraient avec des chiens répandant partout leur souillure, d'autant plus indélébile qu'elle ne laissait aucune trace concrète. Le spectacle qu'ils offraient, accrochés les uns aux autres pendant l'accouplement, collés par le derrière

1 Nom fictif donné par l'auteur à l'une des milices de la guerre civile libanaise.

Extrait de la publication

durant de longs moments, ennuyait les enfants, qui désespéraient de voir arriver la fin. Ce spectacle, paisible jusqu'à l'accablement, ne constituait pas une provocation seulement pour sa sexualité affichée, mais aussi pour les virilités brisées, qui, à peine congestionnées par le désir, se dépêchaient aveuglément de l'évacuer et de le cracher au dehors.

Extrait de la publication

MA VOIX NE ME RESSEMBLE PAS

À treize ans, j'entendis pour la première fois ma voix dans un magnétophone. Je n'avais jamais pensé auparavant à une telle possibilité. Cette voix était différente de celle qui parvenait à mes oreilles quand je parlais, que je trouvais belle, semblable à moi et à ce que je disais. Je dirais même plus : ce que j'entendis dans le magnétophone, c'était une autre voix, qui ressemblait plus au magnétophone qu'à moi. C'était une voix factice, discordante, artificielle, comme si elle n'appartenait à personne. Bien sûr cette voix était différente de mes paroles, j'eus même la sensation qu'elle les attaquait et les faussait. Je l'entendis, large, égale, dénuée d'intonation, si bien que je pensai qu'avec ce registre épais et haut, elle effaçait toutes les subtilités des mots et des sentiments, et rendait le langage creux et monotone. Cette voix n'était assurément pas la mienne, et sûrement pas celle que j'avais entendue tout au long de mon enfance, bien que je n'en eusse pas d'autre. Mais le plus étrange était ma diction elle-même. Je l'avais toujours imaginée délicate, fine, correcte. Or la diction que j'entendais dans le magnétophone écorchait tout à fait mes oreilles. Ce *r* que je m'étais évertué à affiner, que j'étais fier d'articuler ainsi, le voilà qui me semblait maintenant coquet et dérisoire, comme un mouchoir de femme jeté au milieu d'instruments de rasage ou de quincaillerie. Je l'entendais et

Extrait de la publication

craignais qu'il ne fonde dans ma bouche, que ne parvienne aux autres que le mouvement de ma langue en train de l'avaler. Et si ce n'était que le *r* ou le *b*! Il y avait là un fabuleux dialecte mêlé d'égyptien, de palestinien, de libanais de la côte et de la campagne, mêlé aussi de bulletins d'informations et de chansons de variétés, de voix, emphatiques ou non, dont j'ignorais la provenance. J'entendis un véritable chœur désaccordé : égyptien musical, palestinien compact, accent paysan, éloquence coranique, le tout agrémenté de lapsus venus d'Irak ou du Golfe. Qu'avais-je fait ? Et comment avais-je pu combiner tout cela dans mon gosier ? Une fois, j'ai pris la parole au Collège de France dans un colloque sur deux poètes arabes, et on a dit que j'étais iranien. Nulle autre manière en effet de qualifier un tel dialecte, hormis de dire qu'il est étranger. Comment ai-je pu l'amasser, si ce n'est en le glanant partout ? Tous les termes qui me plaisaient, je les ai empruntés, et tous les mots que j'aimais à prononcer, je les ai pris comme ils étaient. Quand, avec ma famille, j'ai quitté le village de ma naissance pour la ville, je fus pris d'une sainte terreur qu'on repère mon accent paysan. De fait, je m'en débarrassai en l'espace d'un jour et d'une nuit, et je ne sais pas exactement ce qui arriva à ma langue. Ce que je sais, c'est que personne ne m'a blâmé pour mon intonation, même si cela ne m'a pas complètement épargné la raillerie et les sobriquets. Cette tentative ne prit pas plus d'un jour pour réussir. J'avais vraiment cette flexibilité inouïe de pouvoir être à peu près sans accent ni larynx, et de devoir forger mon propre parler. Avec la lecture, j'ai davantage expérimenté cette souplesse, et fabriqué ma langue et ma parole, pièce par pièce. Inconsciemment, je m'isolais dans le lieu qui était le trésor de mes pères : la voix et le langage. Je pensais que je fabriquais la voix et le langage qui me correspondaient, qu'à travers cela, je fabriquais ma personne et mon nom singulier,

Extrait de la publication

et qu'avais-je fait ? Lorsque j'entendis le magnétophone et vis devant moi ces voix dépenaillées, je fus convaincu qu'elles ne constituaient pas le moins du monde un langage. Assurément elles me singularisaient, mais de la manière dont elles singularisent le corbeau. J'avais fabriqué quelque chose qui ne me ressemblait pas, ne ressemblait à personne, ne pouvait convenir à aucune sorte d'individu ou de nom.

J'ai réalisé un jour que je parlais habituellement en haussant la voix, que les mots jaillissaient parfois de moi hors de propos. Je ne laissais pas à mon interlocuteur l'occasion de parler, mais le dépassais, dépassais ce qu'il avait dit comme si cela n'avait pas lieu d'être, pour continuer à partir de là où je m'étais arrêté. Mes paroles se changeaient ainsi en un monologue entrecoupé. Cela était dû, en réalité, à ma vitesse et à celle de mes pensées. Il me fallut fournir un effort intérieur pour ralentir, pour pouvoir baisser la voix et ne pas dépasser autrui. Un effort dans ma tête, dans mon être, mais à la fin j'y parvins. Parler posément et attendre les propos de l'autre devinrent une nouvelle vitesse pour moi. Je fis cela avec obstination, car je suis quelqu'un de passionné, et ma vitesse est celle de cette passion. Aussi est-il dur pour moi de la dominer et de la contrôler. Épuisant, vraiment, que de se s'envisager soi-même comme si l'on était une machine à réparer.

J'ai prêté attention à cela, et pas à autre chose. J'ai pensé que les autres choses s'organisaient de façon formidable, que mon accent et le timbre de ma voix, de par mon travail sur eux, étaient devenus tout à fait la chanson de mon âme, tout à fait moi. En m'étonnant d'eux, m'étonnais-je de moi-même ? En les refusant, refusais-je le seul moi que je m'étais trouvé ? Ce qui me dérangeait, c'est qu'ils me singularisaient. De par cette singularité, je ne ressemblais à personne, j'étais extérieur, protubérant, stigmatisé, exposé, comme le fou, le nain, la tache de naissance et le sixième doigt. Et il me fallait

Extrait de la publication

supporter mon existence tout entière, être l'avenir de mon âme et son Dieu. En réalité, j'étais le Frankenstein de mon âme, son épouvante singulière.

Je ne sais pas quand j'ai commencé à haïr ma physionomie. J'étais un bel enfant, selon les dires de ma mère, mais à l'adolescence, mes traits agréables ont commencé à laisser sortir leur contraire. Le visage s'allongea jusqu'à devenir comme une chaussure, le nez s'hypertrophia, et les cheveux devinrent rêches comme des ronces. Ce visage ne me ressemblait plus, et il me fallut le supporter comme une espèce de punition. Je m'évertuais à arranger ma tignasse, et les crèmes m'aidaient à lui donner une architecture, mais je sentais qu'en ajoutant cette colle, mes cheveux devenaient une matière étrangère à moi-même. Je pense que ceci n'est pas mon vrai visage, ni cela ma vraie voix, mais comment pourrais-je avoir un autre visage, et une autre voix ?

Extrait de la publication

LA NUIT DU NOUVEL AN

À vingt-sept ans, j'allai à une fête de fin d'année, la première en son genre pour moi. Je m'y rendis seul, ainsi que ma petite amie mariée, car l'usage ne permettait pas que nous entrions ensemble. La prudence voulut que nous restions séparés la plupart du temps, et, par surcroît de précautions, que chacun se joigne à un cercle différent, et y trouve un autre partenaire. Au fur et à mesure que nous buvions et que le temps passait, on ne voyait plus la différence entre un groupe et un autre. Chacun se stabilisa dans son cercle et s'isola avec sa partenaire. La mienne était une belle jeune fille, dont j'avais fait la connaissance des années auparavant, au cours d'une activité de jeunesse. Dès le premier instant, une certaine impulsion nous avait rapprochés, nous étions entrés dans une atmosphère légère, enjouée, une communication facile, mais nous avions épuisé tout cela quasiment à la première rencontre, et n'étions jamais allés plus loin. Ce genre de chose m'arrive souvent, et je pense que je ne suis pas le seul. Ma partenaire était bien éméchée, et c'est probablement ce qui l'incita à rester collée contre moi, la peur de son état la poussant à rechercher ma protection.

Je n'étais pas ivre, mais j'avais bien bu, l'avance me parvint et je l'acceptai promptement. Je tournai avec elle dans la danse. Je n'étais pas un bon danseur, mais en cet instant

Extrait de la publication

la danse ne demandait rien de plus que d'entourer son dos de mes bras, tandis que les siens entouraient mon cou. Nous avions passé un temps suffisant à danser et boire, c'est pourquoi je sentis que la soirée n'était plus unifiée, que chaque petit groupe et chaque cercle étaient sur son propre nuage, et que quelque chose de l'ordre de l'intimité se produisait dans les couples, les cercles. Je n'avais conscience de personne, et je suppose que personne n'avait conscience de moi. La danse était maintenant cette étreinte, et ces pas improvisés presque sur place. La piste était alors devenue un espace mouvant, et la musique, un genre de voyage particulier. La jeune fille mit sa bouche contre mon oreille et commença à chanter "Veille, veille encore" de Fayrouz. Ses mains et l'adhésion de nos corps firent monter ma sève, sa poitrine se comprima contre moi, je me glissai dans son bassin, et alors que j'étais tout entier absorbé dans mon nuage, à tourner avec elle, je commençai à remarquer que d'autres nuages passaient à mes côtés. Dans l'un d'eux, ma petite amie mariée reposait sa tête sur le torse du plus beau garçon de la soirée.

En réalité ce n'était pas la première fête de Nouvel An à laquelle j'assistais. C'était peut-être la quatrième ou la cinquième. Mais cette soirée était nouvelle pour moi, car elle regroupait des gens qui ne se connaissaient pas nécessairement, et n'avaient pas les mêmes situations. Cela faisait un certain temps que nous avions commencé à dénigrer notre vie, à détester ses occasions et ses fêtes. Cela ne venait pas seulement de quelques individus, ou même d'un noyau d'intellectuels, c'était la disposition d'esprit d'une classe entière qui commençait à élaborer sa pensée propre sur la vie citadine. Il n'y avait pas dans cette pensée la moindre créativité, la moindre proposition. Elle ne contenait que rejet et abandon de coutumes considérées, sans motif, comme triviales et dénuées de goût. On déserta ainsi les coutumes des noces,

Extrait de la publication

de la circoncision, des enterrements, du jeûne, des mouleds, des pique-niques et des parties de campagne… et bien sûr, celle des fêtes. Il semblait que la maturité et la rationalité exigeassent qu'on vive sans elles, qu'elles soient incompatibles avec le véritable devenir citadin. Nous abandonnions une vie en cours, sans la moindre alternative d'aucune sorte. Nous sommes peu à peu devenus, en pratique, sans vie. Ces mêmes fêtes, nous les avons circonscrites aux enfants, et nous avons considéré que la majorité et l'âge adulte consistaient à s'en défaire. Nos villes étaient improvisées, et ressemblaient plutôt à des camps. Quant à nos vies dans ces villes, elles finirent par devenir une somme de nécessités de survie, rien de plus. Avoir un toit, faire les courses, accomplir les tâches ménagères, rendre des visites pour les femmes, jouer aux cartes dans un café pour les hommes, tout cela ne nécessitait ni style ni manière, nous nous en acquittions tel quel, sans susciter un quelconque art d'habiter, de manger ou de se distraire. Nous avons estimé que le chemin le plus court vers nos objectifs était le plus judicieux. Que les décorations, la préparation et les rites étaient du temps perdu et gaspillé en futilités et en apparences, en plus de n'être qu'absurdité, tradition. En réalité, nous accusions à chaque instant l'imagination d'être la petite sœur de l'hypocrisie.

Je ne sais pas si les autres pensent comme moi que les fêtes de Nouvel An étaient un début d'invention d'une vie alternative. Avec elles commencèrent aussi les anniversaires personnels et les fêtes privées. Nous avons commencé à occuper la nuit, tant il est vrai que notre vie, structurellement, reposait tout entière sur le jour. Nos fêtes, nos noces et nos occasions étaient toutes diurnes. Et l'Iftar[2] est à la limite du jour,

2 L'Iftar est la rupture du jeûne au mois de Ramadan. Il doit coïncider avec la tombée de la nuit.

Extrait de la publication

même si, tout comme le Suhur[3], il semble grignoter une marge de nuit. Toute chose commençait maintenant sur ce second versant de notre vie, vide, là où, loin de la censure, mais sans agresser le temps légal, se composa l'alternative. Au début, c'était éblouissant. Une nouvelle porte s'était ouverte et nous devions innover. J'ai alors inauguré de grandes transgressions et trahisons. Il semblait que quelque chose ressemblant au droit à la trahison s'était généralisé. Dans une petite ville comme celle-là, la fête se terminait à chaque fois par quelque licence. En plein cœur de la danse, des mariages se disloquaient, des relations illicites se nouaient, on défiait des lois profondément ancrées. C'était le droit de la soirée, dont on parlerait plus tard en cachette, et que les intéressés feraient peut-être mine d'ignorer. L'époux qui trouve son épouse dans les bras d'un homme, la femme qui voit son mari s'isoler avec une autre préfèrent souvent ne pas revenir sur le sujet. Cela fait partie du droit de la soirée, et ce qui se passe dans la soirée doit y rester. Je ne fis aucune remarque à ma petite amie, et elle ne m'en fit pas non plus. Mais la jeune fille qui avait dansé avec moi, et le jeune homme qui avait dansé avec elle, restèrent toujours, pour moi comme pour elle, ce *troisième*, partenaire éternel de ceux qui font l'amour.

Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé après. Les fêtes de Nouvel An ont continué, mais à la dixième ou la quinzième, je ne me souviens pas, la rencontre eut lieu chez moi. Chacun vint avec son épouse et s'assit à côté d'elle. Ma petite amie, elle aussi, vint avec son mari. Tout le monde s'assit côte à côte dans un large cercle formé par des canapés et des chaises sur toute la longueur et la largeur de la salle, puis chacun se dirigea vers la table et en revint avec une grande

3 Le Suhur est le repas qu'on prend, avant l'aube, pour ensuite jeûner toute la journée au mois de Ramadan.

Extrait de la publication

assiette et un verre plein. Les femmes se chargèrent de remplir à nouveau les verres et les assiettes. Tout le monde parla à tout le monde, à l'exception de quelques personnes assises côte à côte sur les canapés. On parla politique, ce qui fit maugréer certains, qui trouvaient cela déplacé. On se mit à raconter des blagues, encore et encore, jusqu'à épuisement. À ce moment-là, les femmes se levèrent et dansèrent toutes seules. Parfois un mari se joignait au cercle, et, devant sa femme, remuait un peu la taille, levait les épaules et les bras avec autodérision, comme s'il s'acquittait d'un numéro de clown, ajoutait quelques mouvements incongrus, puis retournait à son siège. Cela se poursuivit jusqu'à ce qu'on s'en lasse. Il était plus d'une heure du matin, et on commença à prendre congé. La plupart sortirent, et il resta quelques personnes qui se dispersèrent une par une. Mais avant cela, ma petite amie s'était rendue dans la cuisine avec d'autres, et elles avaient fait la vaisselle.

Ce n'était pas un retour en arrière. Nous nous rapprochions d'autre chose.

Extrait de la publication